

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

SCIENCES SOCIALES
ET
CATHOLICISME

par

Marcel CLÉMENT

*professeur à la Faculté des Sciences sociales
de l'Université Laval*



Avril 1949

N° 423

1961, RUE RACHEL EST, MONTRÉAL

Prix : 20 sous

Tous droits réservés

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J

(Abonnement: \$1.50 par an)

1949

HN
31
E34
W423

- 1a. *L'Ecole Sociale Populaire.*
2. *L'Organisation ouvrière dans la province de Québec* (2^e édition, 1913) Arthur Saint-Pierre 7 et 12. *La Caisse populaire.*
Alphonse Desjardins
15. *L'Encyclopédie « Rerum novarum ».*
S. S. Léon XIII
- 18-19. *Contre l'alcool* Dr Joseph Gauvreau
- 20-21. *Un catholique social: Frédéric Ozanam.*
Abbé Gouin, P. S. S.
30. *L'Utopie socialiste — I* XXX
- 34-35. *L'Eglise et le progrès social.*
Chanoine Desgranges
46. *A propos d'immunités* R. P. Gonthier, O. P.
51. *Les Avantages de l'agriculture.*
R. P. Alexandre Dugré, S. J.
- 53-54. *Le Règne social du Sacré Cœur.*
Abbé Gouin, P. S. S.
55. *Le Comptoir coopératif* Anatole Vanier
59. *Le Clergé et les œuvres sociales.*
R. P. Archambault, S. J.
- 62-63-64. *Vers les terres neuves.*
R. P. Alexandre Dugré, S. J.
76. *Nos errements agricoles.*
R. P. Edgar Coclough, S. J.
86. *Le Problème social et sa solution.*
Abbé Edmour Hébert
87. *Les Semaines sociales* E. S. P.
- 88-89. *De l'internationalisme au nationalisme.*
Alfred Charpentier
91. *L'Action sociale* Antonio Perrault
- 92-93. *La Grève et l'enseignement catholique.*
R. P. Villeneuve, O. M. J.
94. *Programme d'action sociale* Ed. Montpetit
96. *L'Organisation professionnelle.*
Mgr L.-A. Piquet
97. *Syndicats patronaux* Abbé Emile Cloutier
100. *Le Salaire* Abbé Edmour Hébert
102. *La Question des chemins de fer* XXX
103. *Les Caisses Desjardins, œuvre sociale.*
Wilfrid Guérin
105. *L'Organisation ouvrière catholique au Canada.*
E. S. P.
106. *Réformes scolaires* E. S. P.
107. *Le Travail du dimanche dans notre industrie.*
Mgr Eugène Lapointe
110. *La Société catholique de Protection* E. S. P.
111. *Le Problème des narcotiques au Canada.*
Olivier Carignan
112. *Le Charbon au Canada* Paul Chartier, S. J.
- 113-114. *Le Nord qui s'ouvre* R. P. Al. Dugré, S. J.
115. *Les Trois Etapes de la question ouvrière.*
Abbé Edmour Hébert
- 116-117. *Dans les chantiers.*
R. P. J.-A. Desjardins, S. J.
118. *La Mortalité infantile* Dr Joseph Gauvreau
- 120-121. *Le Chômage* Gérard Tremblay
122. *L'Eucharistie et la question sociale.*
R. P. Léo Boismenu, S. S. S.
124. *Le Patriotisme* S. G. Mgr Lafèche
125. *L'Apprentissage* E. S. P.
- 126-127. *Notre problème agricole* Charles Gagné
128. *Les Forces hydrauliques.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
129. *L'Art ménager* Abbé Arn. Beauregard
130. *Le Domaine rural canadien* G. Bouchard
132. *La Jeune Fille et les œuvres de charité.*
R. P. Adélarde Dugré, S. J.
- 133-134. *Pour et contre le tabac.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
135. *Vers l'émancipation économique.*
G.-E. Marquis
- 136-137. *Le Travail de nuit dans les boulangeries.* XXX
138. *Expansion industrielle dans le Québec.*
G.-E. Marquis
139. *Le Logement et la santé.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
142. *L'Éducation de la Justice.*
R. P. Louis Lalande, S. J.
143. *Abolitionnisme ou Réglementation.*
R. P. J. Salsmans, S. J.
144. *L'Actionnariat syndical* Max. Turmann
- 145-146. *Le Conseil national d'Éducation.*
C.-J. Magnan
147. *Jeunes d'autrefois, Jeunes d'aujourd'hui.*
R. P. Maurice H.-Beaulieu, S. J.
148. *Eclaireurs canadiens-français.*
R. P. Adélarde Dugré, S. J.
- 149-150. *La Pulpe et le Papier.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
151. *L'Atelier syndical fermé* Alfred Charpentier
155. *L'Effort économique de notre race.*
Rodolphe Laplante
- 156-157. *La Forêt canadienne.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
158. *Le Caractère de l'adolescent.*
R. P. Paul-Emile Farley, C. S. V.
- 159-160. *Les Allocations familiales.*
R. P. Léon Lebel, S. J.
161. *L'Association professionnelle.*
Abbé Maxime Fortin
162. *Fédération des Œuvres d'hygiène infantile.* XXX
163. *La Réforme du calendrier* J.-H. Richardson
164. *Les Petites Industries féminines à la campagne* Georges Bouchard
165. *L'Union ouvrière.*
Abbé L.-A. Lafortune et Gérard Tremblay
166. *Les Anciennes Corporations.*
R. P. Stanislas, P. S. V.
167. *Le Communisme international au Canada.*
E. S. P.
168. *Parents et Maîtres, leur collaboration.*
Abbé Arthur Maheux
169. *L'Enseignement agricole d'hiver* Albert Rioux
170. *Le Cinéma* Oscar Hamel
171. *La Crise protestante* R. P. Ad. Dugré, S. J.
- 172-173. *La Formation technique.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
174. *La Gaspésie intérieure* Péninsulaire
175. *Chefs ouvriers catholiques* L.-C. Hogue
176. *La Mission sociale de l'hygiène.*
Dr J.-A. Baudouin
177. *Les Associations ouvrières au Canada.* E. S. P.
179. *L'Indissolubilité du mariage.*
R. P. E. Jombart, S. J.
180. *Le Tourisme, source de richesse.*
Eugène L'Heureux
181. *La Vaccination antituberculeuse.*
Dr J.-C. Bourgoïn
182. *L'Utilisation des sous-produits de la pêche.*
Joseph Risi
- 183-184. *La Paroisse au Canada français.*
R. P. Adélarde Dugré, S. J.
185. *L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique.*
Abbé J.-Ad. Sabourin et R. P. Schelpe, S. J.
186. *L'Industrie chimique et le Canada.*
R. P. Pierre Fontanel, S. J.
187. *Le Travail des jeunes filles.*
Mme W. Raymond
188. *Les Communautés religieuses et la Cité.*
Juge C.-E. Dorion

SCIENCES SOCIALES

et

CATHOLICISME

par Marcel CLÉMENT,

*professeur à la Faculté des Sciences sociales
de l'Université Laval*

Introduction

PROMOTION DES SCIENCES SOCIALES

A. *Le progrès scientifique.* — Si l'on jette un regard d'ensemble sur l'histoire de l'Homme, on est amené à interpréter celle-ci comme une longue et laborieuse conquête. Dès la création, Dieu nous a donné comme mission de dominer sur toute la terre. Pourtant, lorsque l'on évoque la condition misérable de l'homme préhistorique, on est tenté de prendre en pitié ce souverain dérisoire dont l'empire s'étend sur un territoire de chasse, et dont la puissance se limite à quelques outils de silex. Telles furent, en effet, les conséquences inexorables de la chute et de la loi de l'effort. L'homme, toutefois, conservait sa royauté de droit. Et toute l'évolution de l'humanité, préparant et accomplissant la Rédemption, apparaît comme la difficile reconquête de sa royauté de fait. Le monde pour l'homme et l'homme pour Dieu, tel est en effet le plan de l'Éternel, que l'Histoire développe, sans que, trop souvent, nous en prenions conscience.

Or, les années que nous vivons constituent une étape décisive dans cette reconquête. Les caractères de notre époque, à cet égard, fournissent, si l'on y prend garde, un enseignement lumineux.

D'une part, aucune époque de l'histoire n'a témoigné, à un tel degré, de la grandeur de l'homme. Son empire s'étend sur la nature avec une précision et une efficacité croissantes. Dans les sciences physiques, les progrès de la mécanique et la libération d'énergies toujours plus considérables ont définitivement établi

1. Ce texte reproduit un article publié dans *la Revue dominicaine* du mois de novembre 1948 sous le titre « Science sociale et spiritualité » et le développe.

sa puissance sur le monde matériel. Dans les sciences biologiques, l'homme a acquis des connaissances qui lui permettent de contrôler le développement des organismes vivants. En bref, si, dans les deux domaines de la matière et de la vie, l'essence des phénomènes demeure objet de réflexion pour le philosophe, leurs conditions d'existence sont maintenant clairement formulées par le savant.

D'autre part, il n'est aucune époque de l'histoire non plus où ait été mise à nu aussi douloureusement cette misère de l'homme que Pascal évoquait comme l'écho paradoxal de sa grandeur. Au fur et à mesure que les sciences physiques permettent de mieux maîtriser la matière, et que les sciences biologiques permettent de mieux contrôler les organismes vivants, l'impuissance des sciences sociales à permettre le gouvernement des phénomènes sociologiques, politiques et économiques se manifeste plus tragiquement. Tout se passe comme si les sciences sociales n'avaient pas encore mis à jour les conditions d'existence des sociétés. Quelles sont ces sciences sociales ? Et quel est leur objet ?

La science sociologique se propose de déterminer la nature et les lois des rapports sociaux fondamentaux. De même que la biologie générale recherche les organes qui constituent un corps vivant et s'efforce d'en déterminer les fonctions, de même la sociologie générale doit s'efforcer d'observer les organes naturels de la société et d'en découvrir le rôle.

La science politique, elle, est une application des résultats de la sociologie à un aspect singulier, mais fondamental, des relations internes du corps social. Elle a pour objet l'étude des lois du gouvernement, c'est-à-dire des rapports entre l'exercice de l'autorité et l'usage des libertés, au sein des divers organes, naturels ou artificiels, de la société.

La science économique, enfin, ne peut se constituer que sur les résultats acquis par la sociologie et la politique. Elle cherche, en effet, à mettre à jour les conditions de la prospérité, c'est-à-dire de l'adaptation des ressources naturelles aux besoins humains. Or cela suppose que sont connus, d'une part, les organes naturels de la société, et, d'autre part, les conditions d'existence politiques de ces organes. En effet, c'est dans le double cadre du déterminisme social de la nature humaine et de l'organisation politique de ce déterminisme que s'inscrivent nécessairement les phénomènes économiques.

Or, l'impuissance des politiques à découvrir les vraies lois du gouvernement prolonge l'aveuglement des sociologues, qui se refusent à observer les organismes naturels de la société, et provoque l'incertitude des économistes, aussi régulièrement

confiants dans leurs expériences que déçus par leurs résultats. Ainsi, il semble qu'après avoir progressivement rétabli sa domination sur la matière et sur la vie, l'homme en est arrivé en ce moment, le plus grave de l'histoire moderne, où il est appelé à se dominer lui-même. Ainsi, nous attendons la promotion des sciences sociales, faute de laquelle notre puissance ne servira qu'à notre propre destruction. L'homme ne peut désormais se sauver qu'à la condition de donner aux sociétés ce qu'il a su donner à l'univers matériel : une figure humaine. Il est allé trop loin sur le chemin de la puissance pour retarder plus longtemps de s'engager sur celui de la sagesse. Formulé dans ces termes, le problème qui se pose à notre civilisation est celui des rapports des Sciences sociales et du Catholicisme. Car les instruments que nous avons su nous fabriquer nous contraignent à une option dont tous n'ont pas encore pris conscience. Le monde doit désormais faire choix entre le suicide ou la sainteté.

B. *L'universalité de la civilisation.* — Le caractère fondamental de la civilisation est, désormais, son universalité¹. Par la machine, l'espace s'est incroyablement rétréci, ou, plus exactement, la taille de l'homme s'est étendue aux dimensions de l'univers. Grâce à la rapidité des transports, les hommes circulent sur toute la terre et les civilisations se pénètrent chaque jour plus profondément. Par le développement des communications, tous les hommes du monde sont appelés à vivre le même moment, au même instant. Ce sont les mêmes événements qui, désormais, les intéressent et les font par conséquent réagir en même temps devant les mêmes circonstances. Tous tendent aussi à participer à la même vie morale. Enfin et surtout, le perfectionnement des techniques de l'imprimé et de l'image tendent à universaliser toutes les représentations : les notions économiques, les notions politiques, les notions religieuses, les notions esthétiques se propagent et se répètent quotidiennement, en Orient et en Occident, au fur et à mesure que les instruments matériels de la technique moderne font la conquête de toute la terre.

On ne saurait trop insister sur ce point. Semblable à un immense corps jusque-là paralysé, et qui peu à peu retrouve l'usage de son système nerveux, le monde est aujourd'hui à la veille de posséder tous les éléments techniques nécessaires à son unité. Les mêmes instruments de production, les mêmes moyens de communication, les mêmes biens de consommation sont désormais communs aux hommes du monde entier. Pour la première fois dans son histoire le monde est « UN ». Plus encore. Le caractère universel de la technique moderne *contraint* les

1. Cardinal SUHARD, *Essor ou Déclin de l'Église.*

hommes à l'unité. C'est cette contrainte même qui accroît si douloureusement la confusion dont le monde donne aujourd'hui le spectacle. Ce n'est pas la première fois que les hommes sont divisés entre des religions, des philosophies ou des idéologies différentes. Mais c'est la première fois que l'irrésistible tendance des hommes à vivre en unité provoque le heurt brutal et inévitable de ces conceptions contradictoires. En supprimant les distances et en raccourcissant le temps, l'humanité, sans en avoir clairement conscience, a tout préparé pour vivre d'un seul cœur et d'une seule âme. Or, le monde, dont les différentes parties se soudent pour former un seul corps, est divisé entre plusieurs âmes dont chacune, par son dynamisme propre, tend à animer à elle seule le corps tout entier pour lui permettre de vivre en union et d'agir en communion.

C. *Les trois humanismes possibles.* — Une telle constatation permet d'interpréter les événements contemporains. Dans un ouvrage bref et clair, où il tente avec succès de faire la synthèse de ses convictions, un marxiste, Henri Lefebvre, écrit les lignes suivantes :

« Quelles sont les grandes conceptions du monde qui se proposent aujourd'hui ? Il y en a trois et trois seulement :

« 1° La conception chrétienne formulée avec la plus grande netteté et la plus grande rigueur par les grands théologiens catholiques... Les siècles ultérieurs ont ajouté peu de chose à l'œuvre d'un saint Thomas... C'est donc la conception médiévale du monde qui se propose encore de nos jours comme valable.

« 2° Vient ensuite la conception individualiste du monde. Elle apparaît dès la fin du moyen âge, au XVI^e siècle, avec Montaigne ; pendant près de quatre siècles, de nombreux « penseurs », jusqu'à nos jours, ont formulé ou réaffirmé avec de nombreuses nuances cette conception... Historiquement cette conception du monde correspond au libéralisme, à la croissance du tiers-État, à la bourgeoisie de la belle époque.

« 3° Enfin vient la conception marxiste du monde... Le marxisme est apparu avec la société « moderne » avec la grande industrie et le prolétariat industriel ¹. »

Aujourd'hui, les deux puissances vers lesquelles toutes les nations ont les yeux tournés s'opposent, chacune entendant donner au monde la conception qui la soutient. Qu'ils en aient ou non conscience, c'est l'individualisme protestant et le libéralisme économique (auxquels la révolution française a donné valeur universelle) que les États-Unis offrent aux nations à

1. Henri LEFEBVRE, *le Marxisme*, pages 8 et 9.

travers leurs revues et leurs films, comme nourriture spirituelle. De façon plus lucide, c'est le matérialisme historique et la logique dialectique que le communisme russe entend faire triompher par la contrainte policière et la propagande systématique. Il est remarquable d'observer que ces deux conceptions idéologiques sont intimement mêlées aux intérêts temporels et politiques de ces deux puissances. Au contraire, c'est un authentique pouvoir spirituel qui invite aujourd'hui « toutes les grandes âmes, toutes les bonnes volontés à s'unir dans le serment solennel de ne s'accorder aucun repos avant que, dans tous les États et toutes les nations de la terre, ne se soient formés des légions d'hommes absolument décidés à reconstruire l'édifice social sur l'inébranlable centre de gravité de la loi divine ¹ ».

Le moment historique de la nécessaire promotion des sciences sociales se manifeste donc à l'heure même où se réalisent les conditions techniques favorables à l'unité du monde. Quel est l'état d'avancement de ces sciences sociales qui portent une telle responsabilité? C'est ce que le sociologue catholique doit s'efforcer, de toute urgence, de déterminer. Il convient donc d'analyser successivement la conception individualiste des sciences sociales, telle qu'elle s'est développée principalement dans le monde occidental, et la conception marxiste, répandue aujourd'hui en Orient comme en Occident. Il sera possible, alors, d'envisager la portée d'une conception lucidement et explicitement catholique, et susceptible de devenir universelle.

I. — LES SCIENCES SOCIALES INDIVIDUALISTES

La philosophie individualiste, contenue en germe dans les deux mouvements de la Renaissance et de la Réforme, s'est répandue dans les esprits dès le seizième siècle et dans les institutions vers la fin du dix-huitième pour inspirer toujours plus largement les mœurs des hommes du monde entier. C'est donc au sein d'une société d'origine chrétienne, mais subtilement pervertie par une philosophie antichrétienne, que se sont développées les grandes inventions et leurs conséquences. La physique et la chimie sont nées au dix-septième siècle, la biologie au dix-neuvième, et toutes ont été influencées à leur début par les philosophies à la mode: mécanisme de Descartes et matérialisme de Charcot. Les sciences sociales, qui, en ce milieu du vingtième siècle, deviennent indispensables à la vie du monde, ne sont pas encore émancipées des préjugés philosophiques, dont le plus dangereux est de confondre le doute systématique, si légitime, de la recherche expérimentale avec le scepticisme dogmatique dans le choix des postulats de la science sociale.

1. PIE XII, Message de Noël 1942.

Le spectacle que donnent les sciences sociales qui sont nées dans la société individualiste fournit l'exemple même de ce genre de confusion. La science sociologique « positive » a été fondée par un philosophe matérialiste. La science économique « positive » a été fondée par des doctrinaires libéraux. Quant à la politique, c'est un art très ancien qui n'a pas encore donné lieu à la constitution d'une science, même embryonnaire. Ces trois remarques suffisent à faire comprendre le processus historique au terme duquel la sociologie ne semble aujourd'hui positive que si ses postulats de base sont matérialistes, pourquoi la discipline économique ne paraît scientifique que si elle respecte les postulats d'un libéralisme inconscient, pourquoi, enfin, la politique, devenue elle aussi un art imprégné de philosophie individualiste, n'est intégrée que verbalement au sein des sciences sociales.

A. — *La science sociologique* individualiste repose sur des postulats sous-jacents dont elle n'a pas pris conscience. La philosophie individualiste, respectant, en effet, non seulement en pratique, mais aussi en principe, la liberté des croyances, postule par là même que toutes les religions sont bonnes, ou encore qu'elles sont toutes illusoires ¹. Dans les deux cas, l'affirmation d'une vérité unique sur le plan religieux y est pratiquement tolérée, mais c'est l'égale valeur sociale des tolérances religieuses qui y est théoriquement affirmée. Or, on retrouve ce scepticisme dogmatique intact dans les sciences sociales.

La sociologie individualiste, en effet, n'est pas amenée à rechercher quels sont les organes naturels de la société. Elle pose, dogmatiquement et sans s'en apercevoir, que le seul organe naturel est, sur le plan personnel: l'individu, séparé de la morale; sur le plan biologique: l'individu, séparé de la famille; sur le plan économique: l'individu, séparé de la profession; sur le plan politique: l'individu, séparé de la nation; et sur le plan religieux: l'individu, séparé de l'univers.

Cette sociologie, sur la base du scepticisme dogmatique, va donc être amenée à considérer la vie morale, familiale, professionnelle, politique et religieuse comme la résultante *indifférente* d'un choix individuel libre et, en toute hypothèse, sociologiquement légitime ². Elle pose aussi, sans le dire, comme hypothèse

1. E. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*.

2. G. BOUTHOU, *Traité de Sociologie*, p. 128: « En sociologie, on ne peut donc pas parler, *stricto sensu*, de finalité..., les fins se modifient avec les structures et les organes. »

de travail et même comme postulat fondamental, que la réalité sociale — objet matériel de la science — est une somme purement quantitative d'individus dont la conduite aboutit à un ensemble de relations qu'il s'agit d'observer et de décrire — objet formel de l'étude.

La sociologie aboutit, dès lors, soit à enregistrer simplement la photographie (statique) ou la cinématographie (dynamique) des comportements collectifs, entraînant un développement corrélatif des méthodes d'enquête (*surveys*) et de la mesure mathématique (statistique), soit à nourrir l'espoir d'utiliser ultérieurement ce matériel pour parvenir à rechercher des corrélations permanentes et peut-être à découvrir des lois favorables à l'énoncé d'une théorie générale des faits sociaux.

Telle est — sociologiquement décrite — l'attitude réelle de la sociologie individualiste. Toutefois, celle-ci dissimule avec le plus grand soin la position individualiste *a priori* qui la sous-tend. Elle se la dissimule surtout à elle-même *en l'introduisant dans la méthode d'observation*. Elle définit, en effet, l'attitude positive en sociologie comme supposant l'élimination de tout jugement de valeur, de toute appréciation *qualitative* des faits sociaux. Elle se persuade que seule cette attitude est scientifique, et confond ainsi la science et le postulat individualiste qui la sous-tend. Or, d'évidence, la description d'une société familiale moralement saine et biologiquement féconde, et la description simultanée d'une société individualiste minée par le divorce et biologiquement stérile rapportent des *faits sociaux* d'égale valeur en tant que *faits*, mais non pas d'égale valeur en tant que *sociaux*.

C'est ici que l'on dépiste clairement que le postulat individualiste glissé dans la définition de l'objet de la sociologie aboutit à une confusion entre la numération quantitative et l'appréciation qualitative. Les phénomènes de qualité ne sont plus alors considérés que dans leur consistance de comportements individuels, et non par rapport à l'affirmation de la *valeur sociologique* — et non seulement morale — de la société familiale indissoluble ou de la société professionnelle organique. En admettant au départ que la société naturelle se compose d'individus, la sociologie aboutit logiquement à refuser à la famille et à la profession les qualités de sociétés naturelles, à considérer indifféremment tous les comportements biologiques et économiques de l'individu, et ainsi à décrire, pour plaire à l'égoïsme individuel, la dissolution des organes sociaux comme aussi sociologiquement valable que leur harmonie.

Ce faisant, l'individualisme, qui est une croyance philosophique, a construit une sociologie utilisable dans le cadre de son dogmatisme propre. Mais si la vérité nous écarte de cette

philosophie, nous désirons qu'on ne nous l'impose pas, sous une forme détournée, en la couvrant de l'autorité même de la Science. Si, comme il semble, la sociologie ne peut se construire que sur un postulat choisi *à priori* sur la nature de la réalité sociale, nous refusons de nous laisser imposer ce postulat par des esprits dont l'autorité résulte principalement du crédit qu'ils rencontrent dans la faiblesse humaine, si prompte à profiter des querelles de la science et de la conscience.

B. — *La science économique*, qui applique les résultats de la sociologie générale au domaine particulier de l'adaptation des ressources naturelles aux besoins humains, s'est spontanément développée sur la base des postulats individualistes de la sociologie.

Si, en effet, la nature des phénomènes économiques est définie comme un ensemble de comportements individuels dont il faut découvrir les lois, la science économique va nécessairement se construire en confondant l'idéal économique de l'individualisme libéral: le marché parfait où s'exerce la concurrence pure, avec la définition même du phénomène économique. Et, de fait, la science libérale s'efforce de ramener toute la réalité économique à un phénomène d'échange. La production, la répartition, la consommation sont interprétés à travers la catégorie fondamentale de l'échange¹. On fait donc de la loi de l'offre et de la demande dans une société atomistique — c'est-à-dire individualiste — la mesure de toute la vie économique, et du profit le « moteur » et le « régulateur » à la fois nécessaire et suffisant de toute la vie économique: c'est le postulat hédonistique².

Telles sont les bases de la science individualiste. Le problème qui se pose à elle est alors de décrire les mécanismes des phénomènes sans jamais mettre en doute ces catégories d'interprétations. L'économiste va donc considérer — à l'échelle micro-économique comme à l'échelle macro-économique — que l'offre, la demande, les salaires, les prix sont autant de faits résultant nécessairement de conduites individuelles économiquement identifiées dans la mesure où elles sont inspirées par la quête du profit maximum. La théorie économique ne saurait, dit-on, s'édifier que sur de telles prémisses, et affirme que toute volonté réformatrice des mœurs libérales ne peut que troubler inutilement le progrès de la science et son efficacité. Cette science se donne pour mission d'expliquer les désordres des phénomènes écono-

1. Cf. BOULDING, *Economic Analysis* (Harper, New-York), p. 17: « Elementary theory of exchange ».

2. IDEM., p. 14: « In ordinary economics we assume that an enterprise wishes to make as great profits as it can. »

miques par l'ensemble des causes qui ne mettent pas en jeu la responsabilité morale des agents économiques eux-mêmes.

Ainsi, parce qu'elle décrit la société individualiste comme une évidence *historique* pour l'observation scientifique (ce qui est légitime) et parce qu'elle conclut qu'une telle société est une nécessité de *nature* et que toute autre est utopique (ce qui est contredit par l'expérience du moyen âge), la science économique s'interdit, sous peine de pêcher gravement contre l'objectivité, de tenter l'étude des rapports susceptibles d'exister entre les *mœurs*, qu'elle décrit, et l'ensemble des attitudes *morales* intentionnelles, qui inspirent ces mœurs. L'économiste moderne raisonne en admettant *à priori* que l'homme est une bête féroce, et l'économie une jungle, et décrit l'équilibre concurrentiel idéal qui existerait entre des animaux de même force, ainsi que le monopole que les animaux les plus puissants exercent, dans la réalité, au nom du droit du plus fort. Seule, en régime individualiste, une telle description a le droit de se revêtir du nom sublime de la science ¹. L'étude des conditions du perfectionnement de l'homme, animal raisonnable, semblent à ceux qui ont émancipé l'individu de la loi morale, une illusion si naïve qu'ils n'y reconnaissent qu'une consolation pour ceux qui manquent de la vigueur intellectuelle suffisante pour acquérir et supporter la véritable science.

Nous croyons que si les économistes s'efforçaient d'analyser, aussi techniquement que possible, les lois d'une économie où la concurrence individualiste et la régulation du profit ne seraient plus l'idéal naturel auquel se rapporte l'observation du réel, mais où la collaboration organique des entreprises et des professions permettrait la régulation morale du juste prix et du juste salaire, ils amorceraient, non seulement une discipline cohérente — ce que la science économique individualiste a formellement réalisé — mais un puissant moyen de convaincre les intelligences de rompre avec une doctrine que d'autres économistes ont imposée, voilà cent cinquante ans, et dont l'échec n'est plus à établir.

C. — *La Science politique*, qui devrait appliquer les résultats de la sociologie générale au domaine particulier de la conciliation, au sein des diverses sociétés, naturelles ou artificielles, de l'autorité et des libertés, en recherchant les conditions de leur équilibre, est encore à naître. Il n'y a pas eu, à notre connaissance, d'essai systématique de formulation positive en ce domaine, au sein des sciences sociales individualistes. Ce qu'on enseigne aux États-Unis sous ce nom réunit la description des institutions de droit public, — constitutionnel et international, — des éléments d'histoire politique contemporaine et de psychologie collective,

1. Voir à ce propos: Louis SALLERON, *l'Économie libérale* (Fayard édit.), p. 15.

qui sont autant de bases nécessaires pour la science à naître, mais d'où aucune synthèse n'est encore dégagée. Cette synthèse aboutirait nécessairement à une théorie de tous les cas possibles du jeu des partis (de la concurrence des partis multiples au monopole du parti unique) et à l'examen du degré de l'autorité gouvernementale et des libertés publiques dans les différentes combinaisons possibles entre les deux cas limites.

Si la théorie n'est pas faite, la pratique des sociétés politiques contemporaines, elle, a suffisamment montré que le régime des partis semblait condamner la démocratie individualiste à ne jamais trouver son équilibre, soit qu'elle tende à se désagréger en anarchie, politique, comme en France, ou économique, comme aux États-Unis pendant les crises, soit que, par réaction, elle cherche à s'intégrer en dictature, soit politique, comme en Allemagne national-socialiste, soit économique, comme en Russie soviétique, soit encore que l'anarchie et la dictature se côtoient comme dans les sociétés économiques dominées par les intérêts de puissants monopoleurs financiers et combattus par les grèves des monopoleurs du travail.

La conception individualiste de l'art politique et la menace qu'elle fait peser sur l'éventuelle constitution d'une science politique ne doit pas oublier que l'idéal d'épanouissement de la personne humaine chez tous les hommes du monde, qui est le fond de l'idéal démocratique, n'est pas nécessairement attaché à une conception individualiste de la société, et qu'il pourrait exister une démocratie familiale et professionnelle.

Il ressort suffisamment de l'essai de synthèse qui précède :

a) que les sciences sociales qui se prétendent « positives », telles qu'elles se sont constituées et développées dans la pensée occidentale depuis cent ans, sont fondées sur une conception philosophique arbitraire qui définit la société comme un agrégat quantitatif d'individus, où n'existe, qualitativement, aucune société naturelle;

b) que la confusion est permanente et invisible entre la prétention de ces disciplines à être « positives » et l'acceptation de ce postulat philosophique, dont le rejet condamne celui qui s'en rend coupable à faire figure de doctrinaire ou de réformateur, mais non de sociologue ou d'économiste;

c) que la stérilité du postulat individualiste en sciences sociales est établie par le fait que le pays où les observations sociologiques sont le plus développées a vu le nombre des divorces augmenter de deux mille pour cent entre 1876 et 1946, et que ce même pays où la science économique a la plus large audience cherche aujourd'hui à retarder sa quinzième crise économique depuis cent ans.

Si la philosophie individualiste est à l'origine de la dissolution des personnes, des familles, des professions, des nations et du monde lui-même, ce n'est pas en confondant cette philosophie, historiquement vécue, avec la nature même de la réalité sociale, que l'on fera faire un pas aux sciences sociales. Il est du devoir de la science sociologique la plus rigoureusement positive de tenter d'expliquer les phénomènes à la lumière d'un autre postulat, car la science sociale ne peut s'édifier que par rapport à une philosophie sociale, et il n'y aura une vraie science sociale positive que lorsque ses postulats de base auront été empruntés à la vraie philosophie sociale. Et il n'est pas plus arbitraire d'affirmer lucidement qu'il y a une vraie philosophie sociale que d'en pratiquer une, — sans le savoir.

II. — LES SCIENCES SOCIALES MARXISTES ¹

La philosophie marxiste, dans sa démarche la plus générale, est une critique des conséquences de l'individualisme libéral en économie. Le marxisme est né de la prise de conscience et de la formulation par des intellectuels, en termes hégéliens, de la réaction de défense de la classe ouvrière contre le destin que lui avait fait l'individualisme libéral. Les sciences sociales marxistes se sont donc développées logiquement dans un mouvement « dialectique » — au sens marxiste — où l'instauration du régime capitaliste (c'est-à-dire du libéralisme économique) figure la thèse, la lutte des classes, l'antithèse et la dictature du prolétariat, la synthèse de toute l'évolution contemporaine. « Le communisme scientifique se détermine par le mouvement entier de l'histoire, par le devenir de l'homme considéré dans sa totalité. Il faut considérer, objectivement et scientifiquement, que ce devenir s'oriente vers une phase actuellement prévisible... et qui porte d'ores et déjà par une définition justifiable et justifiée, ce nom de communisme ². »

Dans cette perspective, le communisme est présenté comme l'aboutissement de la période préparatoire où les sciences sociales font leur apparition dans l'histoire et correspond au moment où « la raison émerge décidément » et « organise l'ensemble humain ³ ».

A. — *La science sociologique*, dans cette conception, reprend le postulat individualiste, mais en le spécifiant. L'individualisme, né du protestantisme, ne cherche pas tant à libérer l'homme de

1. Voir l'excellent choix de textes rassemblés par Thierry MAULNIER sous le titre *la Pensée marxiste* (Fayard édit.).

2. H. LEFEBVRE, *le Marxisme*, p. 46.

3. *Ibid.*, p. 47.

Dieu que de le libérer de la Morale. C'est pourquoi il tolère toutes les religions en les situant sur le même plan, ce qui permet à chacune de se construire une règle à sa mesure. L'individualisme qui sert de point de départ au communisme va plus loin. Il entend libérer l'homme de Dieu. Au matérialisme pratique de l'individualisme protestant, qui a fabriqué un homme fait pour jouir, sous l'œil bonasse d'une divinité sentimentale, le marxisme oppose le matérialisme théorique du communisme athée. Celui-ci a fabriqué l'idole d'un Homme collectif fait pour régner sur la nature et la société, et dans lequel la collection des individus est puissamment contrainte jusque dans l'intimité de chaque conscience, asservie au rêve de puissance d'une humanité sans Dieu. C'est ainsi que, cependant que l'individualisme protestant aboutit à la libération individuelle des instincts et que sa sociologie s'édifie sur le respect de cette libération, l'individualisme athée aboutit à la contrainte économique de tous les membres de la collectivité et impose des points de vue à la science.

La sociologie marxiste est constituée de façon beaucoup plus systématique et cohérente que la sociologie individualiste. C'est très lucidement qu'elle définit la nature du fait social au départ même de la science. Pour elle, la société — objet matériel — se compose d'individus dont les rapports fondamentaux, ou rapports de nature, sont spécifiques: ce sont les rapports de production — objet formel. C'est donc à la lumière des rapports de production, définis *a priori* comme l'explication ultime des phénomènes, que se développeront les observations scientifiques positives.

Sur ces bases, l'édifice de la discipline est fort cohérent. En toute société, la sociologie discerne une *infrastructure* résultant de trois éléments: les conditions naturelles ou des ressources, l'état des techniques et la division du travail social.

Historiquement, cette infrastructure des forces productives détermine le mode de production, c'est-à-dire la *structure* sociale, ou régime économique de la propriété, des fonctions sociales et des classes sociales. Marx décrit la succession de plusieurs structures: patriarcale, esclavagiste, féodale, capitaliste.

Enfin, le mode de production s'exprime en un système de représentations: institutions juridiques et politiques, idéologies et « fétiches », ensemble où Marx ne reconnaît que la *superstructure de la société*, destinée à masquer les vrais rapports d'exploitation de l'homme par l'homme, qu'il appelle, d'un nom technique: « l'aliénation ».

Ce très bref résumé permet de constater que, si la forme théorique de la sociologie marxiste est beaucoup plus élaborée

que la simple observation sans interprétation théorique de la sociologie individualiste, elle n'est pas pour autant dégagée de l'erreur fondamentale du postulat individualiste dont elle aggrave encore singulièrement et la malfaisance morale et l'inexactitude scientifique.

En premier lieu, elle ignore totalement la sociologie naturelle qui dérive d'une part de la nature déchue de la personne humaine et de ses aspirations morales, d'autre part, de la division des sexes et de la société familiale qui en restaure l'unité. Selon le mot de Pie XI, « une telle doctrine fait nécessairement du mariage et de la famille une institution purement conventionnelle et civile, fruit d'un système économique déterminé ¹ ».

En second lieu, elle insiste sur la division du travail, et, non seulement en souligne l'importance, mais en fait le principe d'explication de tous les phénomènes sociaux, personnels, familiaux, nationaux et internationaux! A la façon de la science individualiste, qui explique tous les phénomènes économiques qu'elle observe en regard des impératifs de l'amoralité hédonistique des comportements individuels, la sociologie marxiste, elle, aboutit à ramener la totalité des phénomènes sociaux — et même cosmiques — aux seuls rapports économiques. De ce fait, on pourrait dire que les sciences sociales marxistes ne sont qu'un effort de virtuosité intellectuelle pour donner une explication intégrale du monde au sein de la seule science économique.

Ramenant tous les phénomènes sociaux et politiques aux seuls rapports de production, la sociologie marxiste interprète en outre ces rapports selon la philosophie individualiste de la lutte pour la vie, et renonçant à l'espoir d'un équilibre de forces concurrentielles, rêve naïf du capitalisme où se dissimule l'aliénation du prolétariat, elle conclut à l'exaspération nécessaire de la lutte des classes au sein du capitalisme, pour établir la dictature du prolétariat.

Enfin, la sociologie communiste ne croit pas à la réalité naturelle de la nation. Les sans-Dieu se veulent aussi des sans-Patrie. C'est exclusivement pour des raisons de tactique « dialectique » que, depuis 1937, le communisme est devenu farouchement nationaliste. Son véritable but est une internationale sans classes qui s'exprime dans l'appel fameux aux « prolétaires de tous les pays ».

De même que la sociologie individualiste décrit une société sans morale et finit par la créer, de même la sociologie marxiste interprète les faits sociaux à la lumière du matérialisme historique dans le dessein de réaliser une société d'où le souvenir

1. PIE XI, *Divini Redemptoris*, p. 22 (Éditions Spes).

même de Dieu sera extirpé, et qui ne connaîtra d'autre autorité que celle de la hiérarchie économique dans une république de travailleurs sans âge, sans famille et sans patrie.

B. — *La science économique* marxiste est loin de présenter la cohérence de la sociologie qui la soutient. Comme effort théorique, elle est beaucoup moins élaborée que la science économique individualiste, autrement charpentée et synthétique. Elle est principalement constituée par une critique de cette dernière. Elle reproche à l'économie politique traditionnelle de ne contenir que des fragments de géographie humaine (descriptions des industries, des ressources minières, etc.) ou encore de psychologie (description, par les néo-marginalistes, des états d'âme du capitaliste) et même de mathématiques supérieures (économétrie et statistique). Elle reproche d'autre part à la théorie économique, née des travaux de Walras et aboutissant à ceux de Keynes, de décrire le capitalisme libéral de l'intérieur comme un fait donné, inévitable et insurmontable, où il faut à tout prix découvrir une loi d'harmonie entre les faits. Et cette critique, il faut le reconnaître, ne manque pas de pertinence.

Malheureusement, loin d'aboutir à une science véritable, toute cette attitude, comme la critique du régime capitaliste lui-même, n'est qu'une tactique pour persuader les masses ouvrières du caractère inéluctable, de la fatalité historique de la lutte des classes. C'est un des moyens diaboliques les plus puissants qui influencent la psychologie humaine, que de persuader l'homme de la fatalité d'un événement. *Une fois cette persuasion accomplie, cette fatalité est obtenue.* Ainsi la science économique individualiste contribue à rendre fatale l'organisation libérale de l'économie, et la science marxiste s'efforce de rendre fatale la lutte des classes en la prophétisant.

On connaît les thèmes fondamentaux de la critique marxiste du régime capitaliste ¹. « La nature, écrit Marx, ne produit pas d'une part des possesseurs d'argent ou de marchandises et d'autre part des simples possesseurs de leur force de travail personnelle. » Ce disant, Marx éclaire l'une des confusions dissimulées dans la doctrine libérale qui admet comme un fait que l'équilibre économique exige le « libre » développement des inégalités de force des individus. Mais il s'égare, à son tour, en considérant que l'organisation capitaliste est un produit fatal de l'histoire qui disparaîtra sous les coups de cette autre fatalité historique: la lutte des classes.

Est-ce à dire que la société communiste réalisée correspondra au rêve que peint Friedrich Engels: « L'anarchie de la produc-

1. Karl MARX, *le Capital*, tome I.

tion sociale fera place à une organisation consciente et systématique. La lutte pour l'existence individuelle disparaîtra. Ce n'est que dès ce moment que l'on pourra dire, dans un certain sens, que l'homme est définitivement sorti du règne animal... En devenant maîtres de leur propre organisation sociale, les hommes deviendront, par cela même, pour la première fois, maîtres réels et conscients de la nature... L'Humanité sortira enfin du règne de la fatalité pour entrer dans celui de la liberté ¹. »

Par une contradiction qui ne surprend que les esprits peu familiarisés avec la dialectique matérialiste, l'ère de la *liberté* de l'Homme, c'est-à-dire de l'organisation rationnelle de la vie économique, suppose la *dictature* du prolétariat. Et cela s'effectue bien logiquement.

La science économique libérale *subit* les lois économiques. La science économique, dans l'État prolétarien, les crée de toutes pièces. Le plan de la production est une détermination à la fois scientifique et autoritaire des mécanismes économiques. La production est planifiée d'avance, ainsi que les prix, les salaires et la consommation. Et, de fait, la succession des plans quinquennaux, en Russie, depuis 1917, a établi que l'on pouvait créer une économie rationnelle, par voie rationnelle et autoritaire, et d'où les crises sont exclues, par définition, pourrait-on dire.

Mais, par une singulière antinomie, cette liberté de l'Homme de construire une économie entièrement rationnelle, et d'où la fatalité des lois économiques du libéralisme est exclue, n'est réalisable, dans le matérialisme historique, que par l'établissement d'une contrainte politique sur chaque homme, telle qu'aucun État moderne n'en avait jamais encore imaginé de semblable. Comme l'avoue ingénument Henri Lefebvre, « s'il y a dictature, c'est la dictature de la science économique et sociologique, substituée comme régulateur aux moyennes aveuglément surgies de l'initiative privée ». Et la considération de cette dictature, dont on sait qu'elle va jusqu'à la torture chimique, instrument de la science économique marxiste, nous conduit à l'étude de la politique marxiste.

C. — *La science politique*, telle que conçue par la pensée marxiste, se définit par trois caractères essentiels.

D'une part, il n'y a aucune différence théorique entre la science politique et l'art politique. Comme l'observe Henri Lefebvre, « ces deux points de vue, celui de la connaissance et celui de l'action, ne se séparent que pour une doctrine statique et non dialectique... Pour la dialectique, le possible ne se sépare pas de l'accompli, ni les valeurs du réel, ni le droit du fait. Le

1. F. ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, traduction Lafargue-

devenir enveloppe ces différents aspects; le possible n'est que la tendance profonde du réel. Par conséquent, la politique marxiste est une politique fondée sur la connaissance. Les directives d'action se basent sur une analyse des situations. Si elles changent, c'est parce que la situation, toujours mouvante, a changé¹. On ne saurait exprimer en langage plus « technique » que, d'une part, la connaissance est subordonnée à l'action et que, d'autre part, la fin justifie les moyens!

En second lieu, ce que l'on nomme, dans la société capitaliste, « État » ou « fonctions politiques », est, aux yeux de la conception marxiste, une superstructure qui résulte d'une confusion entre les fonctions *dirigeantes* et les fonctions *politiques*, confusion qui profite à la classe dominante. Lorsque, dans l'État socialiste, cette confusion est dissipée, les apparences et les illusions politiques tombent. Seules demeurent les fonctions dirigeantes de la gestion des affaires, d'une fiscalité nouvelle, du commandement rationnel de l'économie.

Ainsi, on constate, en politique, ce que l'on a déjà remarqué à propos de la sociologie: la pensée marxiste est, sous un certain rapport, un effort de virtuosité verbale pour rendre compte de phénomènes politiques dans le langage exclusif des problèmes économiques, et c'est pourquoi Pie XI indique justement que la société humaine fondée sur de tels principes « serait une collectivité sans autre hiérarchie que celle du système économique. Elle aurait pour unique mission la production des biens par le travail collectif et pour unique fin la jouissance des biens terrestres² ».

En troisième lieu, la dictature du prolétariat, succédant à la lutte des classes, ne correspond pas au but ultime de l'évolution. L'État socialiste est appelé à disparaître dans la société communiste, encore actuellement purement utopique. C'est afin de parvenir à cette disparition de l'État et pour mieux assurer la transition, que, confiant dans l'évolution « dialectique », l'État socialiste renforce sa puissance et ses instruments de contrainte sur la société tout entière! Quel prodigieux acte de foi demande la philosophie marxiste qui prouve ainsi que c'est la dictature qui est la liberté, et que c'est l'évidence qui est une illusion!

Cette brève évocation des thèmes essentiels des sciences sociales marxistes fait apparaître clairement la contrainte qu'elles entraînent:

a) contrainte pour l'intelligence, habituée, par la méthode dialectique, à accepter de plus en plus facilement que ce qui est

1. *Op. cit.*, p. 103.

2. *Divini Redemptoris*, n° 12 (édit. Spes).

ne soit pas, que le blanc soit noir et que la liberté idéale se confonde avec la contrainte absolue;

b) contrainte pour les volontés, qui, dans la société communiste, sont tenues dans une étroite dépendance:

1° par l'exaltation de la philosophie du travail en régime socialiste;

2° par les diverses primes de salaire au rendement;

3° par la peur du renvoi qui, « dans un pays comme l'U. R. S. S., où le principal patron est l'Etat, est un stimulant très efficace ¹ »;

4° par la notion de « désertion de travail » en vertu de laquelle le travailleur qui quitte son travail sans l'autorisation de la direction « est susceptible d'un certain nombre de sanctions pénales et tous ses contrats de travaux ultérieurs sont sans valeur »;

5° par la déportation dans des camps de travail que l'« extension des notions de crimes ou délits civils ou politiques » a transformés en « moyen de réaliser le plan en envoyant des hommes et des jeunes travailler dans des conditions qu'aucun être humain ne voudrait librement accepter »;

6° par la menace de la déportation, qui « permet de faire réaliser le plan aux travailleurs et aux paysans libres en les contraignant à remplir eux-mêmes les normes les plus élevées »;

c) contrainte pour les corps, torturés par des travaux exténuants dans les camps de travail, ou avilis au cours d'interrogatoires qui révoltent la conscience humaine.

Il serait superflu d'insister sur les résultats obtenus par les sciences sociales marxistes. Sur le plan de la société familiale, le communisme — et c'est une des raisons honteuses de son succès dans le monde — aboutit à une licence sexuelle généralisée et à l'éducation de l'enfant par l'État. Sur le plan de la société économique, il a réalisé, par une contrainte sans précédent dans l'histoire, une économie sans crise, à une étape de prospérité individuelle au-dessous du médiocre. Sur le plan de la société politique, il tend à la dictature la plus absolue sur les intelligences, sur les sensibilités et sur les corps.

Ainsi, les sciences sociales individualistes ne sont pas parvenues à *instaurer* la santé familiale, la prospérité économique et la tranquillité dans l'ordre politique; les sciences sociales marxistes, elles, ne sont même pas parvenues à *respecter* la dignité de la personne humaine, la fidélité de l'amour humain et la liberté du

1. Charles BETTELHEIM, *la Planification soviétique*, 3^e édition, p. 165 à 169. Les citations qui suivent sont reprises de la même source.

travail. Sans doute, les individualistes affirment que les sciences sociales ont des progrès à faire, et les marxistes prétendent que le communisme pur n'est pas encore historiquement réalisé. Ne serait-ce pas l'heure, pour nous, catholiques, d'affirmer que l'homme, parvenu en ce milieu du vingtième siècle, se refuse désormais à choisir entre deux humanismes matérialistes, dont les prétentions pseudo-scientifiques ne parviennent plus à dissimuler la tragique impuissance, et qu'il entend rechercher, Dieu aidant, par l'expérience et par la raison, les formules précises d'un humanisme catholique intégral, en développant un corps de sciences sociales enfin dignes de l'Homme ?

III. — LES SCIENCES SOCIALES CATHOLIQUES

Le pape Pie XI, dès les premières pages de l'Encyclique *Quadragesimo anno*, rappelle que « s'est constituée, sous les auspices et dans la lumière de l'Encyclique de Léon XIII, une *science sociale catholique*, qui grandit et s'enrichit chaque jour... » Sur quoi d'excellents esprits ont soutenu, parfois, qu'il s'agissait exclusivement d'une science sociale de caractère normatif, d'une doctrine, d'un devoir être, mais que les sciences sociales positives, sciences de mesure et d'observation, ne pouvaient pas plus être « catholiques » que les sciences physiques ou les sciences biologiques.

Or, parce que la psychologie humaine n'est pas un phénomène physique ou chimique, mais une réalité susceptible de perfectionnement, les sciences sociales ne peuvent se passer d'une philosophie. Si la monographie ou la statistique sont des techniques, en elles-mêmes parfaitement neutres, *l'emploi qui en est fait résulte d'une théorie sociologique*, explicite, comme dans le Marxisme, ou implicite, comme dans l'Individualisme, et il est impossible de commencer une étude quelconque sans prendre, par le fait même, position sur le plan théorique. Le simple fait de choisir des séries corrélatives en statistique ou de décrire dans un langage donné des faits sociaux ou économiques en monographie, suppose une hypothèse sur la nature de l'objet de science: la société, et sur le point de vue formel de l'étude qui est en même temps une hypothèse sur la nature du phénomène étudié.

Nous avons accepté avec une effarante légèreté, nous autres catholiques, de considérer que l'affirmation de Bonald selon laquelle la famille est une société naturelle était une affirmation normative ou doctrinale, et que l'affirmation contraire, selon laquelle l'individu est l'élément naturel de la société, constituait une affirmation positive et vraiment scientifique! Or l'affirmation qui refuse cette qualité à la famille est une position individualiste

qui est au moins aussi doctrinale et en outre beaucoup plus arbitraire que l'affirmation contraire. Et toutes les observations de la science vont être, avec une valeur objective équivalente, enregistrées différemment selon le postulat initial que l'on va adopter comme point de départ de la théorie sociologique.

Cela posé, qui ressort assez clairement des pages qui précèdent, nous sommes amenés à constater qu'il existe, dans les textes qui constituent la doctrine sociale de l'Église, non seulement des principes doctrinaux, de caractère normatif, sur le « devoir être » des sociétés, mais aussi les éléments d'une théorie générale des sciences sociales au moins aussi cohérente que celles que nous avons examinées jusqu'ici, et qui, pour n'avoir pas donné lieu, avec toute la fréquence désirable, à des exposés d'ensemble, n'en constitue pas moins une semence qui mérite d'être méditée, car ses fruits sauraient difficilement être plus amers que ceux que nous devons absorber actuellement.

A. — *La science sociologique.* « L'ordre résultant, comme l'explique si bien saint Thomas, de l'unité d'objets divers harmonieusement disposés, le corps social ne sera vraiment ordonné que si une véritable unité relie solidement entre eux tous les membres qui le constituent ¹. »

Ce texte contient tous les éléments nécessaires à la construction d'une sociologie catholique authentiquement positive. Catholique par l'origine de ses postulats de base, — positive par la rigueur et la fidèle objectivité de ses observations.

Ce n'est pas une fois, mais à chaque page que les encycliques décrivent la société comme un « corps social ». Poser une telle définition, c'est déterminer l'objet même de la sociologie.

Sur l'objet matériel de la sociologie, aucune contestation ne s'élève (hors le cas particulier des « sociologies animales »). Il est constitué par la société humaine. C'est sur l'objet formel de la science ou, si l'on veut, sur le rapport sous lequel on entend étudier la société, que les difficultés s'élèvent.

Pour la sociologie individualiste, on l'a vu, la société est une somme purement quantitative d'individus dont la conduite aboutit à un ensemble qu'il s'agit d'observer, de classer et de décrire. Pie XI remarque en effet que « depuis que l'*individualisme* a réussi à briser, à étouffer presque cet intense mouvement de vie sociale qui s'épanouissait jadis en une riche et harmonieuse floraison de groupements les plus divers, il ne reste plus guère en présence que les individus et l'État ² ».

1. PIE XI, *Quadragesimo anno*.

2. *Ibid.*

Pour la sociologie marxiste, la société est une somme d'individus entre lesquels la totalité des relations s'expliquent par des rapports de production. On va donc rapprocher tous les phénomènes sociaux de ces rapports et affirmer leur causalité déterminante.

Pour la sociologie catholique, la société, étant un corps, ne se compose pas d'individus, mais d'organes, ou de membres, destinés fonctionnellement à vivre en unité.

Il est clair, en effet, que si l'on part du postulat individualiste, on va être amené à donner une interprétation *mécaniste* des phénomènes sociaux. Les individus sont autant de corps matériels mus par des forces, qui sont leurs mobiles passionnels, et dont il faut rechercher le mécanisme.

Si l'on part d'un postulat conforme à la conception catholique de la personne humaine et de son intégration dans des sociétés naturelles, on est amené à donner une interprétation, non plus mécaniste, mais *finaliste* des phénomènes sociaux. La fin du corps social, c'est l'unité de la vie sociale, et cette vie est conditionnée par l'accomplissement régulier d'un ensemble de fonctions, assurées par des organes bien adaptés.

Étudier la société revient alors, en sociologie naturelle, à chercher à déterminer la nature des fonctions sociales fondamentales, la constitution des organes accomplissant ces fonctions, et l'ensemble des lois réalisant l'unité vivante du corps social. La sociologie naturelle est ainsi un préliminaire indispensable à la constitution d'une sociologie positive, à laquelle elle fournit des postulats d'interprétation.

Une telle sociologie naturelle se constitue aisément, si l'on considère l'infrastructure biologique des phénomènes sociaux. Et, d'abord, de la personne humaine. Elle se présente comme un animal raisonnable, c'est-à-dire comme une âme spirituelle incarnée dans un corps matériel vivant. Et la première constatation universelle que fait le sociologue, c'est *la division du corps vivant et de l'âme spirituelle*. Le corps, soumis à des instincts puissants, tend à graviter selon sa loi propre, et n'obéit pas spontanément aux indications de la raison. Cette déchéance de la nature humaine est telle qu'il arrive constamment que la raison affirme certaines idées en se faisant, consciemment ou non, la servante des instincts animaux¹. Ainsi, la nature humaine déchue donne le spectacle, non d'une hiérarchie harmonieuse de la raison gouvernant les tendances, ce qui est sa finalité évidente, mais d'une division, d'un antagonisme entre l'une et les autres.

1. Cf. E. DE GREEF, *Notre destinée et nos instincts* (Coll. « Présences »).

La seconde constatation que fait le sociologue, c'est la *division des sexes*. Comme la première, elle a une valeur en sociologie naturelle, car elle vaut pour tous les temps et pour tous les lieux. Et cette division des sexes, dans la nature déchue, n'est pas mieux ordonnée que la division des appétits. L'instinct sexuel, le plus puissant après l'instinct de conservation, ne présente, à lui seul, aucun caractère de stabilité. Il est de nature à inspirer une gamme incroyable de sentiments de caractère passionnel, susceptible d'aller jusqu'au meurtre. Et, toutefois, la finalité biologique évidente de l'amour humain, c'est l'unité et la fécondité. Il tend spontanément à donner la vie, et sa finalité spirituelle n'est autre que la fidélité, le thème spontané de tous les serments de l'amour.

La troisième constatation à laquelle est amené le sociologue, c'est la *division du travail* : constatation encore de sociologie naturelle, car il est de tous les temps et de tous les lieux que l'homme travaille pour satisfaire à ses besoins, et que la société la plus élémentaire soit soumise à une répartition complémentaire des tâches. Ici encore, le sociologue catholique découvre la preuve de la déchéance de la nature humaine. En presque toutes les époques, et sous des formes diverses, on a vu des hommes se soustraire à la loi du travail en asservissant d'autres hommes, soit par des moyens politiques, soit sous le couvert des « lois » économiques du libéralisme manchestérien. C'est le thème fondamental de toute l'œuvre de Marx, qui établit si clairement les conséquences du péché originel dans les relations du travail, et qui s'en doute si peu qu'elle les aggrave ! Là encore, la division du travail, qui est le signe de la finalité même d'une admirable disposition providentielle de la complémentarité des vocations personnelles, se révèle sous l'aspect d'un antagonisme.

La quatrième constatation à laquelle est amené le sociologue, c'est la *division des langues*. Sans que l'on puisse ramener la diversité politique des nations au seul élément linguistique, il n'est pas douteux que cette forme principale de la division de la famille humaine en sociétés nationales distinctes n'ait encore une signification finaliste évidente : faire concourir la diversité des aptitudes de chaque nation à la richesse harmonique de l'ensemble. Quelle nation n'a pas, en quelque façon, grandement enrichi le patrimoine humain ? Et, cependant, quelle déchéance s'inscrit dans l'histoire des hommes, qui se ramène si facilement à celle de leurs guerres.

La cinquième constatation que fait le sociologue, c'est que la fonction d'unification est jouée, dans toutes les sociétés sans exception, par la religion, dont l'effort tend toujours à relier (*reliigare*), à restaurer l'unité, à assurer l'harmonie. Et, dans

cette mesure, on peut considérer, si l'on se limite aux temps modernes, l'individualisme amoral déposé dans les institutions par la révolution de 1789, et le communisme athée qui s'est exprimé politiquement par la révolution de 1917, comme d'authentiques « religions », exigeant un acte de foi initial de la part de chaque personne, en même temps qu'un engagement total de l'être en vue de faire coïncider pratiquement tous ces actes vers un équilibre mécaniste inconscient (individualisme) ou vers une rationalisation mécaniste consciente (communisme). Et l'on est amené, ici encore, à découvrir la *division des religions* antagonistes, que l'on retrouve dès les plus anciennes origines historiques connues jusqu'à nos jours. Ainsi, la déchéance de la nature humaine a abouti à transformer la religion, principe d'union, en un instrument de rivalité. La chute originelle a atteint l'homme dans son centre le plus secret et le plus sacré, à la source même de son unité et de son universalité.

Sur la base de ces observations élémentaires, le sociologue est amené à se demander si l'intelligence des phénomènes sociaux, positivement observés, ne dépend pas de la détermination préalable des points de rupture de l'organisme vivant, et des fonctions d'unification auxquelles certains organes sont mieux adaptés que d'autres. A s'en tenir aux cas fondamentaux que nous avons indiqués, comment ne pas être amené à distinguer des organes naturels de la fonction d'unité, dont l'observation positive découvre tant d'exemples de dissolution ou de perversion, quelques exemples, aussi, de réussite et d'épanouissement :

- a) la personne humaine, organe de l'unité *spirituelle*;
- b) la société familiale, organe de l'unité *biologique*;
- c) la société professionnelle, organe de l'unité *économique*;
- d) la société nationale, ou fédérale, organe de l'unité *politique*;
- e) la société universelle, organe de l'unité *religieuse*.

Il est facile, sur de telles bases, de fonder des disciplines d'observation positive décrivant le réel tel qu'il est, mais, pourtant, où les sociétés individualistes apparaissent dans leur vérité meurtrière: où l'amoralité individuelle apparaît comme un principe de dissolution personnelle; le divorce, comme un principe de dissolution familiale; la concurrence libérale, comme un principe de dissolution professionnelle; les divisions partisans, comme un principe de dissolution nationale; le libre examen, comme le principe de dissolution de la seule religion catholique — universelle — éclatant en une infinité de sectes protestantes.

La société née de la philosophie individualiste est politiquement organisée pour émanciper les instincts individuels au détriment du respect des fonctions sociales. Dans une telle société, l'instinct sexuel divise la famille, l'instinct du profit divise la profession, l'instinct de domination divise la nation. Et la sociologie individualiste refuse, au nom de la science, de connaître cet aspect, qui, admettant la faiblesse humaine comme un *fait*, entraîne infailliblement à situer sociologiquement le rôle de la morale dans la vie sociale.

De façon analogue, on voit que le marxisme, scandalisé par les conséquences de la faiblesse humaine (en matière économique seulement), conclut pratiquement à l'instauration d'une contrainte extérieure, la plus totale possible, pour obtenir de l'homme un concours maximum à l'œuvre collective du travail. C'est la conséquence normale, dans une société consciente de la déchéance de l'homme, et qui a perdu l'espoir de l'améliorer, que de le contraindre. On n'en use pas autrement avec les bêtes féroces qu'il serait vain de tenter d'appivoiser.

L'individualisme ignore et la Chute et la Rédemption. Il est optimiste jusqu'à la naïveté. Le marxisme, lui, constate les effets de la Chute, — sans la reconnaître — et se charge de trouver les modalités de la Rédemption par une contrainte systématique. Le catholicisme affirme la Chute, et par elle explique toutes les ruptures d'unité. En outre, il affirme la Rédemption, et croit qu'elle donne au baptisé une force croissante, qui, s'il est fidèle à la Grâce, lui permet de retrouver, dans la régulation morale vécue, la restauration de l'unité personnelle, familiale, professionnelle, nationale, et aussi universelle.

*Ainsi posé, le problème consiste à élaborer : 1° une sociologie naturelle, qui détermine les organes sociaux et leur fonction, par rapport à l'infrastructure humaine permanente; 2° une sociologie positive, qui décrit les réponses spatio-temporelles diverses données dans chaque structure historique, aux problèmes de la sociologie naturelle et en apprécie les résultats; 3° une sociologie appliquée, qui recherche les conditions de restauration de l'unité fonctionnelle, compte tenu des circonstances et des possibilités, pour chaque société historique donnée*¹.

Et la sociologie appliquée se construira différemment, selon qu'elle tiendra compte exclusivement des déchéances de la faiblesse humaine, ou qu'elle mettra avec prudence, mais sans pessimisme, sa foi dans les restaurations de la surnature.

1. Cette conception sera développée dans une *Introduction aux Sciences sociales*, en préparation.

B. — *La science économique*, sur les bases d'une telle sociologie, se trouverait nécessairement renouvelée dans ses postulats fondamentaux. Elle cesserait de se représenter la société économique comme un ensemble de points matériels individuels mus par une force exclusive: l'appétit du gain, et partirait de l'hypothèse que la société est composée de personnes susceptibles d'une *prise de conscience*. La science alors aurait pour démarche première de rechercher dans l'harmonie ou l'anarchie des rapports fonctionnels raisonnables entre agents économiques, et dans le refus ou l'acceptation d'une régulation morale dans les actes économiques, les causes les plus profondes de la prospérité ou du désordre économique. Une telle description peut être rigoureusement positive: elle décrit ce qui est. Mais elle est faite d'un point de vue, non plus mécaniste, mais finaliste. Elle affirme que le capital est fait pour se communiquer au travail par le salaire, et que le travail doit permettre de reconstituer le capital par les prix. La régulation des salaires et la régulation des prix ne peuvent plus, dès lors, résulter de la recherche individuelle du profit maximum (individualisme amoral) ou de la contrainte, déguisée ou visible (communisme athée), mais de la régulation, sollicitée par l'organisation corporative des professions, du chrétien par lui-même, à la lumière de la morale et sous l'onction de la Grâce.

D'aucuns songeront peut-être que ce sont là d'admirables conseils moraux, mais que, d'une part, cela suppose une conversion en profondeur qui est une pure chimère, et, en second lieu, que ces dispositions morales ne garantissent en rien la prospérité économique.

Sur le premier point, on peut invoquer ce jugement de Pie XI: « L'Encyclique de Léon XIII s'est révélée, avec le temps, la grande Charte qui doit être le fondement de toute activité chrétienne en matière sociale. Qui ferait peu de cas de cette Encyclique ou de sa commémoration solennelle (*Quadragesimo anno*) montrerait qu'il méprise ce qu'il ignore, ou *ne comprend pas ce qu'il connaît à moitié*, ou, s'il comprend, mérite de se voir jeter à la face son injustice et son ingratitude. » Avant de continuer à affirmer, avec un déplorable manque de véritable esprit scientifique, que la doctrine économique de l'Église est une chimère, il y a lieu d'évoquer l'anarchie où nous ont jetés les autres doctrines. Il suffit qu'aujourd'hui quelques hommes droits et compétents courent le risque d'examiner loyalement cette doctrine, pour rendre à notre civilisation avilie l'espérance de bienfaits auxquels elle n'ose même plus croire, et dont elle se borne à sourire, figée dans un orgueilleux mépris.

Sur le second point, on doit rappeler cette autre affirmation de Pie XI: « La libre concurrence est chose légitime et utile;

jamais, pourtant, elle ne saurait servir de norme régulatrice à la vie économique. Les faits l'ont surabondamment prouvé, depuis qu'on a mis en pratique les postulats d'un néfaste individualisme. Il est donc absolument nécessaire de replacer la vie économique sous la loi d'un principe directeur juste et efficace..., la justice et la charité sociale. » Ce n'est pas une preuve scientifique. Mais c'est là une promesse morale susceptible d'encourager les chercheurs de bonne volonté.

Et Pie XI de nous fournir la conclusion de ce beaucoup trop bref résumé des répercussions de la doctrine de l'Eglise sur la conception de la science économique: « Si l'on reconstitue, comme il a été dit, les diverses parties de l'organisme social, si l'on restitue à l'activité économique son principe régulateur, alors se vérifiera en quelque manière du corps social ce que l'Apôtre disait du corps mystique du Christ: « *Tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité* » (*Ephes.*, IV, 16). »

Il appartient aux économistes catholiques de construire la science des conditions de l'équilibre économique sur le postulat des mécanismes du juste salaire et du juste prix. Il leur appartient de faire connaître leur résultat et de mettre le même enthousiasme à approfondir les conséquences éventuelles du juste salaire et du juste prix que les physiocrates en ont mis à proclamer la libre concurrence et les marxistes à dénoncer la plus-value et à instaurer le dirigisme étatique de l'économie ¹.

C. — *La science politique* doit s'édifier sur la double considération de la nécessité de l'autorité et du respect des libertés personnelles, familiales, professionnelles et politiques. C'est à l'image de l'autorité que peut exercer l'âme spirituelle sur le corps physique, qu'elle anime et dirige, sans se laisser asservir, et sans se lasser de le servir, que toutes les relations de l'art politique seront conçues.

Le commandement est une fonction sociale qui ne peut s'exercer de façon supportable que si le titulaire cherche à être, dans l'exercice même de son autorité, le serviteur de ceux qu'il gouverne. Ainsi en va-t-il de la politique paternelle au sein de la famille, de la politique patronale au sein de l'entreprise, de la politique corporative au sein de la profession et de la politique du gouvernement au sein de la nation — comme il en va de la

1. Nous renvoyons à ce propos, d'une part, à notre article « L'économiste devant les Encycliques sociales » dans *la Revue dominicaine* de mai 1949, et, d'autre part, à la série parue dans *Notre Temps*, du 5 février au 17 avril 1949: « Les Encycliques sont-elles applicables? »

politique providentielle dans l'Histoire. Idéalement, la fonction politique, comme l'a vu admirablement Platon, est une fonction de justice.

Le gouvernement n'a pas à se substituer à la volonté de ceux qu'il commande (marxisme), non plus qu'à respecter toutes leurs fantaisies les plus coûteuses pour le bien commun (individualisme). Il doit favoriser, en créant les conditions les meilleures, l'éclosion des libres initiatives, les encourager, les protéger, les rectifier le cas échéant, comme un père éduque ses enfants.

« L'objet naturel de toute intervention en matière sociale est d'aider les membres du corps social, et non pas de les détruire ni de les absorber, indique Pie XI dans *Quadragesimo anno*. Que l'autorité publique abandonne donc aux groupements de rang inférieur le soin des affaires de moindre importance où se disperserait à l'excès son effort; elle pourra dès lors assurer plus librement, plus puissamment, plus efficacement les fonctions qui n'appartiennent qu'à elle parce qu'elle seule peut les remplir: diriger, surveiller, stimuler, contenir selon que le comportent les circonstances ou l'exige la nécessité. Que les gouvernants en soient donc bien persuadés: plus parfaitement sera réalisé l'ordre hiérarchique des divers groupements selon ce principe de la fonction supplétive de toute collectivité, plus grandes seront l'autorité et la puissance sociale, plus heureux et plus prospère l'état des affaires publiques. »

Ainsi définie la fonction politique en sociologie naturelle, l'organe concret de gouvernement doit y être adapté, et l'on est ainsi à même de tenter une description positive des diverses formes de gouvernement et de les apprécier en fonction d'une science politique progressivement dégagée de l'art politique qu'elle postule. Il sera facile de vérifier que c'est pour s'être écartées de ces règles que les démocraties individualistes ont, sans cesse, oscillé entre l'anarchie et la tyrannie.

Telle est la tâche qui s'ouvre devant les sciences sociales catholiques. « C'est donc, dit Pie XI en termes prophétiques, de ce nouveau rayonnement de l'esprit évangélique sur le monde, esprit de modération chrétienne et d'universelle charité, que sortiront, Nous en avons la ferme confiance, cette restauration pleinement chrétienne de la société, objet de tant de désirs et « la Paix du Christ dans le Règne du Christ. »

Car le moment est bien choisi, en cette heure de l'unité technique du monde, pour que « l'Évangile du Royaume soit prêché à toutes les nations ».

Conclusion

SCIENCES SOCIALES ET VIE SURNATURELLE

Le monde est en quête d'un humanisme universel, d'une conception de l'homme commune à tous les hommes. Parvenue à ce degré d'évolution, l'espèce humaine tout entière donne le spectacle d'un immense organisme dans lequel chaque cellule serait consciente et libre, dans lequel chaque organe verrait son activité dépendre des cellules qui le constituent. Entre toutes ces cellules, entre tous ces organes, un prodigieux système nerveux a été installé par la technique moderne. Ce système nerveux donne à tous la possibilité de participer au rythme commun de la planète tout entière. Et l'unité et l'harmonie du corps social universel dépend de l'attitude secrète de chaque cellule, de la prise de conscience collective de chaque organe.

Avons-nous bien compris l'importance que, dès lors, nous sommes appelés à jouer, nous autres qui avons pénétré le mystère du mot *catholique* et qui savons avec notre volonté qu'il vient du mot grec qui veut dire universel ?

Nous croyons que le monde a été créé par Dieu. Nous croyons que l'Eglise catholique a été fondée par l'Homme-Dieu. Nous savons que notre premier devoir est de porter témoignage et qu'« on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais qu'on la met sur le candélabre afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison ¹ ». Nous savons que, seule l'Eglise catholique peut faire l'unité du monde parce que telle est la volonté de Dieu et parce qu'elle est seule à posséder la loi d'amour.

Si le libéralisme organisait le monde, il y instaurerait la loi de la jungle. Si le marxisme organisait le monde, il y instaurerait l'esclavage universel.

Et aujourd'hui les nations, semble-t-il, n'ont d'autre choix qu'entre ces deux formules. Car, « *en vérité, si le christianisme n'a jamais cessé de réformer les mœurs privées depuis des siècles, les Etats modernes n'ont pas tenté loyalement d'en faire l'inspirateur de leur politique, en instaurant son esprit dans les institutions, les lois sociales et les mœurs publiques* ² ».

1. *Matth.*, v, 13-19.

2. François DE LA NOË, *Christianisme et politique*, p. 132. Ce livre est sans doute l'un des plus importants, sinon même le plus important, que l'on ait publié en France depuis la libération.

Le problème devant lequel se trouvent les catholiques du monde entier est donc à la fois très simple et écrasant. Il s'agit pour eux de savoir, à l'heure où, aux Etats-Unis, le divorce dissout une famille sur quatre, à l'heure où dans la plupart des nations la lutte des classes dissout les corps professionnels, à l'heure où des luttes fratricides divisent la vie politique de plusieurs nations, à l'heure enfin où l'horreur d'un conflit mondial risque de disperser la famille des nations, s'il reste assez de foi, d'espérance et de charité dans le monde pour tenter sérieusement, totalement et quotidiennement de « reconstruire l'édifice social sur l'inébranlable centre de gravité de la loi divine ».

Il n'est pas un discours du Pape qui d'une façon ou d'une autre ne nous y exhorte. Et, pourtant, combien, qui l'écoutent respectueusement, demeurent persuadés que ce message s'applique surtout aux autres, sans comprendre qu'il n'y a pas actuellement une seule volonté d'homme qui ait le droit de rester à l'écart, de demeurer inemployé.

En effet, et c'est sans doute la découverte la plus importante qui ait jamais été faite en science sociale: la société n'est pas un corps matériel que l'on peut dominer par une physique mensongèrement appelée sociale; la société est un corps vivant où toutes les cellules sont conscientes et libres de participer à la vie et à l'épanouissement du corps tout entier, ou de la contrarier et de la compromettre.

Par conséquent, le premier de tous les problèmes dans les sciences sociales est un problème d'éducation populaire et de *prise de conscience* collective. Il consiste à observer en premier lieu que les hommes sont dans la société civile comme dans les ténèbres et à leur apporter la lumière. Il consiste ensuite à observer quelles sont les vraies lois du développement de la personne humaine et à assurer ce développement par des techniques appropriées dans toutes les couches sociales de la nation. Il consiste à observer quelles sont les vraies lois du bonheur des familles et à les enseigner scientifiquement à tous les fiancés, à tous les parents. Il consiste à faire éclater, comme une évidence objective, que les déséquilibres de la société économique et les conflits sociaux résultent d'abord et avant tout de l'immoralité interne du régime libéral.

Ce n'est pas seulement en limitant les injustices sociales les plus criantes qu'on instaure un véritable régime social catholique. C'est en critiquant les conceptions traditionnelles et en invitant les patrons à faire de l'entreprise une communauté d'intérêts où tous sont appelés à participer aux résultats de l'effort commun. C'est en décrivant le mécanisme des échanges où celui qui achète et qui revend est invité, par la malfaisance

du régime économique, à faire des bénéfiques plusieurs fois supérieurs au salaire des producteurs eux-mêmes. C'est en invitant à la réforme morale individuelle au sein même de la vie économique pour voir peu à peu des institutions plus saines fleurir, — celles-là mêmes que préconisent les encycliques pontificales.

C'est ainsi que les sciences sociales, au service de la vérité, doivent inspirer la réforme des idées pour inviter à la réforme des mœurs, afin que soit rendue possible, dans l'ordre économique comme dans les autres, la réforme des institutions.

Lorsqu'un communiste entreprend de faire de la propagande pour son parti, il met au service de ses convictions et de ses passions toutes les ressources de sa nature humaine. De même, lorsqu'un individualiste libéral cherche à propager les rythmes de cet individualisme et de ce libéralisme dans une société, il lui suffit d'utiliser les ressources de son intelligence, de sa sensibilité, de sa volonté. Mais lorsqu'un catholique s'efforce d'agir en vue de « reconstruire l'édifice social sur l'inébranlable centre de gravité de la loi divine », il n'en va pas de même.

Il ne faudrait pas croire que l'on peut construire un monde social et catholique *exclusivement par des techniques*, fussent-elles adaptées. L'homme ne peut pas construire hors de lui plus qu'il n'a édifié en lui-même. Celui qui voudrait construire un ordre catholique et qui n'aurait pas en lui, toute vive, la grâce divine éclairant son intelligence, affermissant sa volonté et modérant ses affections, parviendra nécessairement à un échec. Seuls, des hommes ayant la même humble ferveur que sainte Thérèse, et partageant son impétueux désir de sainteté, pourront répondre à l'appel de Pie XII. Dieu ne permet pas que son œuvre soit accomplie par des hommes qui utilisent pour cela d'autres voies que les siennes.

Si les sciences sociales ont les buts que nous avons évoqués, si la prise de conscience personnelle, familiale, économique, nationale et universelle des catholiques est la seule formule qui permette de donner une âme à ce monde provisoirement trop puissant pour son degré de sagesse, ce n'est pas par une action extérieure, mais par une invitation totale à la vie intérieure. C'est par la prédication d'une spiritualité à la fois contemplative et active pour toutes les personnes, d'une spiritualité conjugale pour les époux, d'une spiritualité professionnelle pour tous les travailleurs physiques ou intellectuels. C'est par la prédication d'une spiritualité nationale, où, d'un sacrifice unanime, les membres d'une patrie prennent conscience de leur vocation et décident d'y répondre et d'en accepter les exigences. C'est enfin par la prédication d'une spiritualité universelle et donc authentiquement catholique, où la famille des nations de la terre

puisse se recueillir sous l'autorité spirituelle du Père commun, successeur de Pierre.

C'est de cela qu'il s'agit, et non d'autre chose. Si le grand nombre même parmi les catholiques ne croit pas sérieusement à la valeur d'incarnation sociale du catholicisme, s'il ne s'enthousiasme pas de toute sa volonté et de toute son âme, c'est, trop souvent, parce qu'il ne songe qu'à des chrétiens ensommeillés et qui communient annuellement, comme ils verseraient une prime d'assurance sur la vie éternelle.

Il est vrai que l'on ne construira rien avec des calculs égoïstes, une volonté anémiée et des vertus velléitaires. Lorsque nous demandons au Père notre pain quotidien, c'est sans doute pour nos âmes autant que pour nos corps. Il dépend donc de nous de la recevoir chaque jour. Car c'est chaque jour que Jésus, par l'Eucharistie, communique aux hommes la vie divine. Et cette vie divine, si elle se met à circuler largement dans le corps social, portera rapidement des fruits qui étonneront le monde. Que ce ne soit plus seulement des individus, mais des familles, des corps professionnels, des nations, s'il est possible, qui donnent le témoignage de leur sainteté, de leur transparence d'âme, de leur humilité d'esprit, de la charité brûlante de leur cœur.

Qu'est-ce que la communion des saints, sinon la sainteté en commun ? Et à l'heure où le monde est contraint, par son propre élan, à incarner un humanisme universel, les chrétiens, fils de lumière, qui osent donner à Dieu le nom de Père, et croient que c'est la Très Sainte Vierge Marie qui les forme à son divin Fils, les chrétiens auront-ils moins d'audace, moins de confiance en leur Maître que n'ont d'audace ceux qui ne mettent leur confiance qu'en eux-mêmes ?

Après avoir dominé la matière et maîtrisé la vie, l'homme se mesure avec l'esprit. Après avoir rétabli, par les sciences physiques et biologiques, sa royauté sur tout ce qui n'est pas lui, l'homme est appelé à rétablir son empire sur lui-même, et cela à l'échelle du monde. C'est l'heure où, aux lumières de l'expérience et de la raison, l'homme doit, par les sciences sociales, assurer la santé, la prospérité et l'unité des sociétés.

Pour cela aucun effort naturel ne doit être négligé. Toutes les sciences positives doivent être mises à contribution. Mais si elles ne sont pas fondées sur le catholicisme, ces sciences sont impuissantes, car l'heure des sciences sociales, c'est l'heure de Dieu. Nous le constatons, en ces jours où tous les gouvernements aboutissent à l'échec et conduisent les peuples vers la confusion. « Sans Moi, a dit le Christ, vous ne pouvez rien faire ¹. »

1. *Jo.*, xv.

C'est donc avec la seule volonté de faire Sa volonté, et par un recours quotidien à sa Grâce, que ceux qui conservent la foi dans le sens providentiel de l'histoire peuvent et doivent agir. Le monde et l'homme n'ont été créés que pour la Gloire de Dieu. La Science des sciences sera de le découvrir aux esprits étonnés de tous les peuples de la terre, de ranimer le feu sacré, pour que toutes les sociétés, ressuscitées par la loi divine, s'offrent ensemble au Christ-Roi par les mains de la Vierge Médiatrice de toutes grâces, pour obtenir enfin au monde le témoignage historique de son Amour.

Québec, 25 mars — 2 avril 1949.

Plan d'étude

- INTRODUCTION :** Promotion des sciences sociales:
- A. — Le progrès scientifique.
 - B. — L'universalité de la civilisation.
 - C. — Les trois humanismes possibles.
- PREMIÈRE PARTIE :** Les sciences sociales individualistes:
- A. — La science sociologique.
 - B. — La science économique.
 - C. — La science politique.
- DEUXIÈME PARTIE :** Les sciences sociales marxistes:
- A. — La science sociologique.
 - B. — La science économique.
 - C. — La science politique.
- TROISIÈME PARTIE :** Les sciences sociales catholiques:
- A. — La science sociologique.
 - B. — La science économique.
 - C. — La science politique.
- CONCLUSION :** Sciences sociales et vie surnaturelle.

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

189. *Les Œuvres dans la Cité.* R. P. Bonhomme, O. M. I.
 190. *Le Syndicalisme catholique canadien.* E. S. P.
 191. *La Semaine sociale de Chicoutimi.* Wilfrid Guérin
 192. *L'Eglise et la question syndicale.* PP. Arendt et Muller, S. J.
 193. *Nos Orphelins.* Sœur Allaire, etc.
 194-195. *Encyclique sur l'éducation de la jeunesse.* S. S. Pie XI
 196. *L'Enseignement religieux.* S. G. Mgr Ross
 197. *La Semaine du dimanche.* XXX
 199. *La Préférence aux Syndicats catholiques.* XXX
 200. *Pour le bon journal.* Abbé A. Robert et O. Héroux
 201. *Le Sens catholique.* E. Mercier et G. Ladouceur
 204-205. *Instruction ou Education.* Esdras Minville
 206. *En Russie soviétique.* E. S. P.
 207-208. *Manuel anti-bolchévique.* E. S. P.
 209. *La Participation des laïques à l'apostolat.* Antonio Perrault
 210-211. *L'Encyclique « Quadragesimo anno »* S. S. Pie XI
 212. *Le Mariage chrétien.* R. P. Adélar Dugré, S. J.
 214-215. *L'Etat et le mariage.* Juge C.-E. Dorion
 216. *L'Activité sociale des prêtres de Belgique.* R. P. Albert Muller, S. J.
 217-218. *Cahier anticommuniste.* E. S. P.
 219. *Pour la colonisation.* E. S. P.
 220. *La Rève communiste.* R. P. Thomas-M. Lamarche, O. P.
 221. *Pour la Paix.* E. S. P.
 225. *La Profession agricole.* Abbé Georges-M. Bilodeau
 226. *Les Opérations de Bourse et leur moralité.* R. P. Bournival, S. J.
 227. *Le Retour de la mère au foyer.* Rde Sr Gérin-Lajoie
 228. *La place des enfants n'est pas au cinéma.* E. S. P.
 232-233. *Pour la Restauration sociale au Canada.* E. S. P.
 237. *L'Agriculture, base économique d'une nation.* Abbé Edouard Beaudoin
 238. *L'Œuvre de la Colonisation.* Esdras Minville
 241. *L'Encyclique « Quadragesimo anno ».* Abbé Philippe Perrier
 251-252. *Journées anticommunistes — I.* E. S. P.
 253. *Journées anticommunistes — II.* E. S. P.
 254-255. *La Menace communiste au Canada.* R. P. Archambault, S. J.
 257. *Le Chômage de la jeunesse.* E. S. P.
 258-259. *Déclaration — Thèses — Statuts.* Ligue de la Classocratie
 262. *Le Komintern.* Entente internationale
 263. *L'Encyclique « Immortale Dei ».* S. S. Léon XIII
 264. *Allocations familiales.* Claire Hoffner
 265. *Les Relations avec Moscou.* E. S. P.
 266. *La Crise libératrice.* R. P. Albert Muller, S. J.
 267. *Le Syndicalisme catholique au Canada.* R. P. Archambault, S. J.
 269-270. *Les vingt-cinq ans de l'E. S. P.* En collaboration
 272. *Comment établir l'organisation corporative au Canada.* Esdras Minville
 273. *L'Orientalisme professionnelle.* Abbé Irénée Lussier
 274-275. *Pour le Christ-Roi et contre le communisme.* E. S. P.
 276. *Les Exercices spirituels.* R. P. Archambault, S. J.
 277. *Petit Catéchisme anticommuniste.* P. Richard Arès, S. J.
 278. *La Vérité sur l'Espagne.* Cardinal Isidro Goma Tomas
 279. *L'Action catholique spécialisée.* R. P. Adrien Malo, O. F. M.
 280-281. *Encycliques « Dicitur Redemptoris » et « Mit brennender Sorge ».* S. S. Pie XI
 282. *La Formation sociale dans nos collèges classiques.* Abbé Damien Robert
 283. *Le Vendredi saint de l'Eglise d'Espagne.* Secrétariat des C. M.
 284. *La Coopération économique.* Abbé L. Beauregard et Jean-B. Cloutier
 285. *Le Syndicalisme national catholique.* E. S. P.
 286. *La Malfaisance du capitalisme actuel.* Abbé Georges Côté
 287. *L'Action catholique au Canada.* R. P. Archambault, S. J.
 288. *Le Problème rural.* Nos Evêques
 289-290. *Catéchisme de l'organisation corporative.* P. Richard Arès, S. J.
 291. *Encyclique « Libertas præstantissimum ».* S. S. Léon XIII
 292. *Jeunesse et politique.* Jean Filion
 293. *Pour que vive notre français.* P. Gabriel La Rue, S. J.
 294. *L'Action catholique et les religieuses.* R. P. Archambault, S. J.
 295. *Petit Catéchisme d'éducation syndicale.* P. Richard Arès, S. J.
 296. *L'Industrie dans l'économie du Canada français.* Olivar Asselin
 297. *Pour un ordre nouveau.* Mgr Desranleau et le Cardinal Villeneuve
 298. *Mentalité communiste.* Mgr J. T. McNicholas
 299. *Lettre pastorale collective sur la tempérance.* Nos Evêques
 300. *La Nationalisation des entreprises.* Mgr Wilfrid Lebon
 303. *Une enquête sur le communisme à Québec.* Edouard Laurent
 304. *Un pays qui a ruralisé son enseignement primaire.* François-Xavier Boudreaux
 305. *L'Eglise et les grands problèmes de l'heure présente.* S. Exc. Mgr Carton de Wiart
 306. *La Corporation professionnelle.* Maxim. Caron
 307. *La Législation anticommuniste dans le monde.* E. S. P.
 308. *La Paix.* S. S. Pie XII
 309. *L'Espagne au sortir de la guerre.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
 310. *Lettre encyclique « Summi Pontificatus ».* S. S. Pie XII
 311. *Tempérance.* Dr Jean-Charles Miller
 312. *Vers un ordre nouveau par l'organisation corporative.* F.-A. Angers, L.-M. Guoin,
 E. Gibeau, M. Caron, R. Arès, S. J.
 313. *La Canalisation de Saint-Laurent.* Paul-Henri Guimont
 314. *Notre retournement économique.* R. P. Archambault, S. J.
 315. *L'Eglise et l'ordre social.* Episcopat américain
 316. *Notre dimanche chrétien.* S. Exc. Mgr Anastase Forget
 317. *Le Samaritanisme moderne ou Service social.* R. P. Emile Bouvier, S. J.
 318. *Radicalisme moderne.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
 319-320. *La Jeunesse et l'Action catholique.* R. P. Archambault, S. J.
 321. *Le Rocisme.* R. P. Arthur Caron, O. M. I.
 322. *Les Jéuites.* Jean Guiraud
 323. *L'Education nationale.* Abbé P.-Em. Gosselin
 324. *Les Religieux et l'Action catholique.* R. P. Archambault, S. J.
 325. *La Reconstruction de la France.* E. S. P.
 326. *La Communion des saints. (Allocutions et lettres — I)* S. S. Pie XII

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

327. *La Situation démographique de la France.* Georges Pernot
328. *La Restauration sociale.* Nos Evêques
329. *Les Bases d'une paix juste. (Allocutions et lettres — II)* S. S. Pie XII
330. *Causeries sur les encyclopedies.* E. S. P.
331. *L'Esprit de l'Action catholique d'après Pie XII.* R. P. Archambault, S. J.
332. *Par delà les guerres.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
333. *La Restauration de la famille française.* E. S. P.
334. *La Société contemporaine.* Abbé A. Roux
335. *L'Ordre nouveau (Allocutions et lettres — III)* S. S. Pie XII
336. *L'Action catholique et la politique.* Léo Pelland, C. R.
337. *La Franc-Maçonnerie.* S. S. Léon XIII
338. *Charte du Travail.* E. S. P.
339. *L'Assistance à l'Enfant sans Soutien (Trois-Roisies).* Abbé Charles-Edouard Bourgeois
341. *Providence divine. (Allocutions et lettres — IV)* S. S. Pie XII
342. *Le Travail féminin et la guerre.* E. S. P.
344. *Jubilé épiscopal. (Allocutions et lettres — V)* S. S. Pie XII
345. *Le Droit de Suffrage.* Georges Pelletier
346. *L'Expérience communiste sociale en Russie.* B. S.
347. *L'Organisation corporative au service de la démocratie.* Maximilien Caron
348. *Les Bienfaits du mariage. (Allocutions et lettres — VI)* S. S. Pie XII
349. *Les Associations neutres.* Mgr Desranleau
350. *Petit Guide moral du législateur.* P. Richard Arès, S. J.
351. *Le Problème des jeunes qui ne fréquentent plus l'école.* J. O. C.
352. *Le plus grand péril.* R. P. Archambault, S. J.
353. *Ce Secrétariat permanent d'Education.* R. F. Léopold, C. S. C., M. A.
354. *Messages de Noël 1942. (Allocutions et lettres — VII)* S. S. Pie XII
355. *L'Organisation corporative portugaise.* Oliveira Salazar
356. *Les Sources de l'Action catholique.* R. P. Archambault, S. J.
357. *Le Rôle du gérant municipal.* G.-E. Marquis
358. *L'Epargne.* J.-M. Leduc, N. P., A. Rioux
359. *Soucis de l'Eglise. (Allocutions et lettres — VIII)* S. S. Pie XII
- 360-361. *Pour un Ordre meilleur.* R. P. Archambault, S. J.
363. *Message au monde entier. (Allocutions et lettres — IX)* S. S. Pie XII
364. *Qui réorganisera l'Europe?* Théodore Aubert
365. *L'Eglise et le nationalisme.* P. R. Arès, S. J.
366. *Tout un peuple se dresse.* E. S. P.
367. *Catéchisme du Cioisme — I.* R. P. Bonaventure Pélouin, O. F. M.
368. *Ecoles « nationales »* R. P. L. C. de Léry, S. J.
369. *L'Aide à la Colonisation.* En collaboration
370. *Le Droit, soutien de l'ordre international.* Antonio Perrault
371. *Pour restaurer la famille.* R. P. Archambault, S. J.
372. *Contre la prostitution.* E. S. P.
- 373-374. *Semaine nationale de la Famille.* E. S. P.
375. *La Démocratie. (Allocutions et lettres — X).* S. S. Pie XII
376. *Catéchisme du Cioisme — II. (Devoirs de l'lecteur).* R. P. Bonaventure Pélouin, O. F. M.
377. *La libération de la classe ouvrière.* Paul Bacon
378. *La Colonisation dans le Québec.* E. S. P.
379. *Réforme de l'entreprise.* Patrons chrétiens
380. *La Cité nouvelle.* U. E. H.
381. *Le sing-cinquième anniversaire des Semaines sociales du Canada.* E. S. P.
383. *La Moralité publique.* P. Archambault, S. J.
384. *La situation du catholicisme au Canada.* Mgr Paul Bernier
385. *Le Règne social de Jésus-Christ.* S. Exc. Mgr Douville
386. *Le Problème de la Nationalisation.* PP. Villain et Bigo, S. J.
- 387-388. *Notre Jeunesse.* S. Exc. Mgr Courchemine
389. *Croisade de pureté.* Nos Evêques
390. *La Vogue communiste.* E. S. P.
391. *La Pensée sociale du Canada français.* Sœur Marie-Agnès de Rome Gaudreau
392. *Le Pluralisme syndical.* Gaston Tessier et Henri Pauwels
393. *Pour la Restauration nationale.* Cardinaux et archevêques de France
394. *Le Problème de la jeunesse.* R. P. Archambault, S. J.
395. *Nationalisation et Organisation corporative.* E. S. P.
396. *L'Etat portugais.* Oliveira Salazar et S. Em. le cardinal Carejeira
397. *Le Logement populaire.* R. P. Archambault, S. J.
398. *Questions d'éducation.* R. P. Pacifique Émond, O. F. M.
399. *Communisme à la conquête du monde.* E. S. P.
400. *L'Action catholique italienne.* S. S. Pie XII
401. *Les Mouvements catholiques de jeunesse.* R. P. Delcuve, S. J.
402. *Catéchisme du Cioisme — III (Qualifications de l'élu)* R. P. Bonaventure Pélouin, O. F. M.
403. *Jeunesse ouvrière.* E. S. P.
404. *Logique sociale.* S. Exc. Mgr Douville
405. *La Coopération.* Louis-de-Gonzague Fortin
406. *Femme d'habitant 1947.* Mme Gaudet-Smet
407. *Dirigisme et Corporatisme.* Jean Daujat
- 408-409. *La pensée sociale du cardinal Villeneuve.* R. P. Archambault, S. J.
410. *Le Problème de l'Habitation.* E. S. P.
411. *L'Organisation démocratique de la vie sociale.* Abbé André Deroo
412. *La Manifeste communiste.* R. P. Chambre, S. J.
413. *La Forêt.* S. Exc. Mgr Labrie
- 414-415. *Les positions des travailleurs catholiques canadiens.* E. S. P.
416. *Les Conseils d'Entreprises.* E. S. P.
417. *L'Education sociale.* Paul-Émile Bolté, P. S. S.
- 418-419. *Gymnastique des athlètes spirituels.* R. P. Archambault, S. J.
420. *Le Cominform ecclésiastique.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
421. *Le Code du Travail en Espagne.* O. I. E.
422. *La Côte Nord et l'industrie sidérurgique.* Mgr Labrie, Drs Potvin et Cholette
423. *Sciences sociales et Catholicisme.* Marcel Clément

N. B. — Les numéros omis sont épuisés.

L'École Sociale Populaire laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses écrits.

